PUBLICATION DE LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE HERMÈS



ANNIE BESANT



Pourquoi je devins Théosophe

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR Mme CAMILLE LEMAITRE

PRIX : 1 FRANC

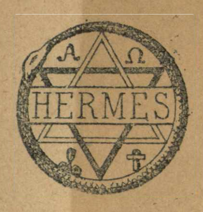


PARIS
LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT
11, RUE DE LA CHAUSSÉE-D'ANTIN, 11

1890

Hommage de la
traductrice
à monsieur Fauvety
Camille Lemaître
St Florentin le 10 mars
1890

PUBLICATION DE LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE HERMÈS



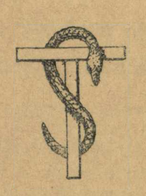
ANNIE BESANT



Pourquoi je devins Théosophe

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR Mme CAMILLE LEMAITRE

PRIX : 1 FRANC



PARIS
LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT
11, RUE DE LA CHAUSSÉE-D'ANTIN, 11

1890

Avis au Lecteur

Nous devons prévenir le lecteur que la traduction que nous lui présentons n'est pas une traduction littérale *et* mot à mot. — *Le génie de la langue française est si différent du génie de la langue anglaise qu'il y a souvent des difficultés insurmontables pour faire passer le sens littéral d'une langue dans l'autre.— Parfois la concision de l'anglais est telle,— surtout en ces matières philosophiques, — qu'il faut toute une phrase pour rendre la pensée que l'auteur anglais exprimait par un seul mot.— D'autres fois, c'est le contraire qui se présente.*

Quoi qu'il en soit, nous espérons que le lecteur français ressentira un vif intérêt à lire cette adaptation d'une œuvre, où l'une des femmes les plus distinguées et les plus remarquables de l'Angleterre contemporaine, par la hauteur de son esprit et le courage qu'elle apporte dans la lutte pour la vérité, expose les raisons qui l'ont amenée des rivages sombres du matérialisme à la pleine et éblouissante lumière de la Théosophie.

POURQUOI JE DEVINS THEOSOPHE (1)

Le mot progrès implique nécessairement l'idée de changements, et tout changement rationnel qui s'opère, d'accord avec la loi d'évolution, est un signe certain de vie intellectuelle.

Personne ne songe à blâmer l'enfant ou l'adolescent qui laisse les robes du premier âge ou les tuniques de l'école devenues trop étroites.

---

(1) Depuis douze ans qu'Annie Besant, l'auteur de cet article, est entrée dans la lutte, sa vie n'a été qu'une suite d'études et de travaux continuels. A vingt-six ans, pour ses débuts, elle fut attachée à la rédaction du *National Reformer*, journal de M. Bradlaugh, où elle traita et traite encore de nombreuses questions philosophiques, religieuses et scientifiques. Elle édite un journal, sa création, *Lumière*, principalement destiné à défendre, à soutenir, à relever la femme obligée de vivre de son travail. Conférencière éloquente, le charme de sa parole égale son érudition. Jeune encore, sa plume est aussi puissante pour le bien que sa parole. Traductions allemandes et françaises, opuscules, brochures, traités, histoires, contes instructifs pour les enfants (elle est mère, et mère excellente), c'est par centaines que l'on peut compter les productions de la célèbre Anglaise. Voici quelques titres pris au hasard parmi ses œuvres : *Le Mariage comme il est, comme il était, comme il devrait être ; — Lumière, chaleur et son ; — Essais politiques et sociaux ; — Contes et légendes pour enfants ; — La vie, la mort et l'immortalité ; — Le monde et ses dieux ; — La destinée des femmes selon la Bible ; — Auguste Comte ;— Giordano Bruno ; — Physiologie à la maison ; — L'électricité et ses applications modernes ; — Les yeux et les oreilles ; — Vivisection ; — Socialisme moderne ; — L'évolution de la Société ; — Landlords, tenanciers et laboureurs*, etc., etc.

L'esprit croît comme le corps; pour la santé de l'un et de l'autre, il faut que rien ne les entrave et que le vêtement intellectuel s'adapte, comme le vêtement physique, aux phases de développement que traverse le premier dans la marche du temps.

Quelques membres, appartenant au grand parti de la libre pensée et regardant sans doute le piétinement sur place et la pétrification de l'idée comme une preuve de grande force intellectuelle, ont lancé d'amères reproches contre nous, à l'occasion de notre adhésion à la société d'études philosophiques connue sous le nom de *Société théosophique*.

Entre tous, les libres penseurs devraient être les derniers à protester contre un mouvement, quel qu'il soit, dans la manière de voir, ou contre un changement d'opinion *per se*, puisque la plupart ne sont *libres penseurs* que par le fait d'un changement mental accompli en eux.

D'ailleurs, n'est-ce pas parce qu'ils ont la confiance que le cerveau de leurs concitoyens est susceptible de subir un certain changement que, dans un pays chrétien depuis des siècles, par exemple, ils ne cessent d'écrire, de parler, de lutter, pour amener quelques transformations dans les esprits ?

Soyons logiques, et, si nous reprochons aux chrétiens leur peu d'ouverture d'esprit, ne faisons pas, sur le même ton, un crime à l'un de nous, lorsque, dans ses recherches constantes, il trouve une vérité et l'admet.

Se poser comme le font certains de nos critiques, c'est vraiment prétendre à l'infaillibilité, c'est annoncer qu'on a atteint aux sommets de toutes les connaissances humaines et qu'il ne reste plus rien à apprendre. C'est agir comme les Eglises de tous les âges : — poser des limites au champ de la vérité ; — limites étroites où il leur a fallu se mouvoir et où elles finissent tôt ou tard par étouffer.

Agir ainsi, n'est-ce pas, pour des libres penseurs, faillir à leur *credo*, n'est-ce pas être de la plus flagrante inconséquence ? L'immobilité est l'immobilité, et ce que l'on blâme chez les uns ne peut être loué chez les autres. Le même acte ne peut être appelé sotte obstination d'un côté, force de caractère de l'autre.

Mais distinguons ; il y a un vacillement constant d'opinions qui est le signe le plus sûr de la faiblesse mentale, et certains changements dans la manière de penser qui sont de véritables apostasies.

Ces cas mis à part, le rejet systématique de toutes nouvelles doctrines, le refus d'examiner, d'étudier, de peser les droits qu'elles peuvent avoir à s'imposer à nos esprits, est des plus nuisibles aux progrès humains ; — ce n'est que pas à pas et après les plus grands efforts que nous pourrons approcher de la vérité, si distante encore.

Après avoir combattu pour conquérir la liberté de pensée, par le seul fait de notre titre si péniblement acquis de libre penseur, nous nous verrions, encore une fois, enserré dans les fers d'une nouvelle orthodoxie! Après avoir entrevu le soleil, un nouveau bandeau serait posé sur nos yeux! L'athéisme, comme l'ancien théisme rejeté, viendrait nous dire : « Tu ne penseras pas plus loin ! »

Non, la libre pensée, après avoir été notre nourrice, ne peut nous forcer à mourir d'inanition; après avoir été notre libératrice, elle ne peut devenir notre geôlière. Rien par elle ne doit s'opposer à notre élan en avant, lorsque, reconnaissant de tout ce dont elle nous a sauvé, de tout ce qu'elle nous a enseigné, de la force qu'elle nous a donnée, de l'énergie qu'elle nous a inspirée, nous voulons marcher en avant en criant : — « De la lumière ! encore plus de lumière ! »

Noblesse oblige ; tout libre penseur est tenu de laisser grande ouverte toute voie par où puisse pénétrer cette Lumière; car, en fait, la libre pensée n'est pas tel *credo* plutôt que tel autre, c'est un état intellectuel ; ce n'est pas une série de dogmes, c'est une attitude mentale.

Qui donc alors peut songer à se détourner d'un libre penseur, justement parce qu'il examine avec soin chaque nouvelle doctrine, et que, sans parti pris, dans toute la loyauté de son cœur, il l'admet ou la rejette, selon qu'elle lui semble digne d'attention ou non ?

Nous ne rappelons ici ces lois fondamentales, constituant vraiment la libre pensée, que pour protester contre le genre d'attaques de certains de nos critiques qui, par la position qu'ils ont prise vis-à-vis de nous, identifient vraiment une phase spéciale du matérialisme, au XIXe siècle, avec un principe universel.

Le temple de la libre pensée peut-il avoir rien de commun avec l'étroite cellule de prison où le matérialisme s'est plu à se renfermer ?

La tribune de la libre pensée n'est pas une chaire aussi restreinte que pourrait le faire supposer le plus acharné de nos contradicteurs, dans ses diatribes contre nous.

Ce libre penseur anglais n'a pas craint de nous reprocher de nous « servir indûment » de la tribune de la libre pensée, parce que du haut de sa plate-forme nous avions fait du socialisme et que, de là encore, sans doute, nous allions faire de la Théosophie, ce qui pouvait « égarer les libres penseurs ».

Nous demandons pardon, pour cette phrase, à ces derniers, qui ne sont vraiment pas les moutons de Panurge que notre contradicteur pense, mais, au contraire, des hommes au jugement sain, fort compétents pour apprécier ce qu'ils doivent accepter ou rejeter.

Cette manière de vouloir arrêter à quelques-uns les sujets qui peuvent être traités du haut de la tribune de la libre pensée sent terriblement son cléricalisme. La libre circulation, à travers le grand corps libre penseur, de toutes les idées philosophiques, politiques, sociales, antireligieuses, est pour ce corps le courant vital par excellence, sans lequel il ne pourrait ni vivre ni progresser.

Dans ses jeunes années, M. Foote, qui s'est constitué notre juge, plein alors d'un noble enthousiasme, parla lui-même de beaucoup de choses, du haut de cette tribune : il parla de la monarchie, de la république, de la question agraire. Il fit même de la littérature, et personne ne songea à lui adresser un reproche de la multiplicité des questions qu'il traitait devant l'assemblée des libres penseurs, ni à lui dire qu'il « abusait de la tribune ».

Maintenant, sans doute, il désire qu'on ne s'attache qu'à traiter des questions théologiques. Mais, à notre tour et comme c'est notre droit, nous venons protester contre le rétrécissement de cette vieille et large tribune où Carlile, Watson, Hetherington et beaucoup d'autres combattirent pour le droit de penser et la liberté de parler de tout ce qui concerne le bonheur de l'humanité.

Ancienne et noble tradition toujours respectée par Bradlaugh, qui, depuis son entrée dans la lutte, n'a pas perdu une occasion de porter à ce lieu sacré toutes les questions politiques, sociales, anticléricales, qu'il voulait traiter.

Nous savons tous, il est vrai, que, depuis quelques années, M. Foote a fort restreint le nombre de ses revendications politiques et sociales ; mais ceci n'est pas une raison pour obliger les autres à le suivre dans la voie étroite où il a trouvé bon de s'engager.

Pour nous, depuis que nous avons l'honneur de combattre dans les rangs de la libre pensée, nous n'avons délaissé aucune question. Sachant que tout se lie et s'enchaîne, nous avons traité du radicalisme, du socialisme, de la science et de la littérature, aussi bien que de la Théologie.

Nous voulons continuer à agir de même et à porter devant nos coreligionnaires, pour qu'il soit discuté et jugé, le fruit de nos recherches, de nos études, de nos travaux. Nous continuerons, à moins que la « Société laïque nationale » ne change sa devise, qui est : — « Cherchons la vérité. »

Nous continuerons, comme nous avons fait depuis quinze ans, à moins que la Société ne nous interdise sa tribune ; ce qu'elle peut faire, auquel cas nous nous soumettrons. Mais ce que personne ne peut, c'est empêcher une Société de choisir les sujets qu'il lui semble bon de traiter.

Il y a quelques semaines, une branche de la « Société nationale laïque »

nous écrivit pour nous demander de faire une conférence sur la Théosophie ; — devions-nous refuser, en prenant pour prétexte que le sujet ne pouvait lui convenir ?

Nous fîmes cette conférence.

Aussitôt, M. Foote nous dit anathème ! pour ne pas nous être expliquée plus tôt ; et, sans attendre notre réponse, il nous ferme la tribune.

Sans journal où nous puissions donner les explications convenables, nous avons pris le parti de publier cette brochure. Passons donc au sujet principal et disons pourquoi nous avons trouvé bon d'adhérer à la Société théosophique.

M. Foote écrit que, « malgré tous ses changements, Mrs Besant est restée tout à fait positive ». Quels sont donc ces changements subis par nous ? — Comme M. Foote et la plupart d'entre nous, nous abandonnâmes le christianisme pour le matérialisme ; à la foi aveugle succéda une négation complète. Après quinze ans d'athéisme, nous retrouvâmes la grande idée panthéistique posée par une philosophie d'une façon plus grande que jamais, et nous embrassâmes le panthéisme. Le premier « changement », nous n'avons pas à le défendre ; ce que nous voulons dire seulement, c'est que de tout ce que nous avons écrit, comme athée, contre le surnaturel, nous n'avons rien à retrancher, rien à regretter, rien à reprendre.

Pendant bien des années, nous nous contentâmes des données de l'athéisme. Du reste, au point de vue négatif, elles sont irréfutables ; rien de plus logique que la négation complète qu'il puisse exister quelque chose de surnaturel dans la nature. Savoir que l'univers « était » d'après des lois nous satisfit pendant quelque temps. Mais comment ces lois fonctionnent-elles, et comment, par ce fonctionnement, se rendre compte des phénomènes de la vie, de l'esprit ? Impossible d'aboutir à une solution sur ce sujet, avec l'athéisme. Aussi, un jour, prise du violent désir d'en savoir plus, nous étendîmes nos études, et nous demandâmes à la science matérialiste de nous aider à résoudre le problème.

Après dix ans de travaux sérieux, patients, assidus, nous avions appris, par l'étude de la nature d'abord et par les ouvrages scientifiques ensuite, tout ce que nous pouvions apprendre des êtres organisés, de leur évolution, de leurs fonctions, etc.

Forte alors de nos connaissances biologiques, nous nous aventurâmes sur le terrain psychologique, ne craignant point d'essayer de pénétrer dans certains antres ténébreux de la mystérieuse nature, pour tâcher d'arracher, ne serait-ce qu'une phrase, qu'un mot, à l'éternel sphinx ; mais, partout, avec la physiologie, la biologie, la psychologie, nous soulevions des monceaux de faits, des affirmations plus systématiques les unes que les

autres, et ni les uns ni les autres ne pouvaient répondre à cette question des questions : — Qu'est-ce que la vie, qu'est-ce que la pensée ?

Non seulement le matérialisme ne peut répondre, mais il déclare que jamais la question ne sera résolue. Il pose sa méthode d'expérience et d'observation comme la plus parfaite, et, pourtant, il annonce que, par son moyen, nous ne pourrons jamais rien savoir du mystérieux au-delà.

La *Doctrine secrète* (1) relate certains dires du professeur Lionel Beale confirmant ce que nous venons d'avancer au sujet de l'impuissance de la science matérialiste à élucider bien des points.

« La vie est un mystère, nous dit le professeur, dont la profondeur ne « peut être mesurée, car elle semble augmenter, cette profondeur, chaque « fois que nous nous appesantissons sur l'un ou l'autre des phénomènes « que la vie manifeste.

« Dans ces abîmes sans fond de l'espace inconnu, loin, bien loin au delà « de ce que les plus forts instruments de rapprochement peuvent nous « permettre d'apercevoir, des centres de vie d'une force inouïe manifes- « tent leur pouvoir. Dans ces foyers de matière vivante, la nature doit « agir par des procédés de transformations, dont il est impossible, quant à « présent, à la physique ou à la chimie, avec les seuls moyens laissés à « leur disposition, de nous donner le moindre aperçu. Tout pouvoir d'in- « vestigation physique cesse dans ces milieux d'un ordre complètement « différent de l'idée que nous pouvons nous former de la matière, d'après « ce que nous voyons autour de nous. »

Ailleurs il ajoute :

« Il y a une différence totale, absolue, entre la matière organique et la « matière inorganique. Comment la transférence d'activité s'opère-t-elle « d'une matière à l'autre ? Comment la matière inorganique se trouve-t-elle « animée ? Comment l'organique entre-t-elle dans le repos ? Autant de « questions auxquelles on ne peut répondre. Est-ce brusquement ou lente- « ment, graduellement ou soudainement, que la vie se montre ou disparaît ? « La science ne peut le dire ; mais ce que nous pouvons avancer, sans « craindre d'être démenti par les esprits sérieux, c'est que le Bioplasma « ne peut être qu'une émanation directe d'une matière vivante. » (*Bioplasma*, p. 3 et 13.)

Au lieu d'affirmer avec assurance que nous ne pouvons rien connaître de plus que ce que nous savons sur certains côtés de l'existence, ne

(1) Par H.-P. Blavatsky.

serait-il pas plus sage, dans les conditions données, de réserver notre jugement, attendant que des découvertes nouvelles, une connaissance plus grande, nous permettent de l'asseoir sur un fond plus solide et plus sûr ?

On avoue que « l'instrument » que nous avons en main n'est nullement approprié aux recherches que tout esprit aventureux éprouve le besoin d'entreprendre. Que doit-on faire alors : — abandonner toute idée de rien connaître de l'essence des choses, se condamner à l'immobilité, ou se mettre en quête d'une route nouvelle ? Il est vrai qu'on peut nous dire : « pourquoi chercher à résoudre ce qui ne peut être résolu ? » Ce à quoi nous ne pouvons manquer de répondre : — Les mystères qui nous entourent doivent-ils être déclarés insolubles, parce qu'une méthode scientifique particulière a failli jusqu'à ce jour à les résoudre ?

Doit-on nier la force vibratoire de la lumière, parce qu'un instrument d'acoustique ne peut résonner sous ses ondulations ?

Si l'aveugle entrechoquement des atomes, si le heurt des forces, ne peuvent expliquer ni la vie, ni l'esprit ; si, dissimulés dans les profondeurs de leur origine, ils ne peuvent se manifester à nous que par leurs effets ; si, « force », « matière », sont des mots qui ne disent absolument rien au pauvre chercheur de vérité, — qui peut le blâmer, lorsque, pressentant tout à coup l'infini de la cause, il ose se demander si la vie elle-même n'est pas le point, le centre, le cœur, et si chaque forme de matière n'est pas le revêtement, le voile, sous lesquels se dissimulerait l'éternelle et l'universelle vie ?

ÉNIGMES PSYCHOLOGIQUES

Qu'est-ce que la pensée ?

Que ceux qui ont essayé de comprendre quelque chose à l'énigme de notre petite terre nous disent si, jusqu'à présent, le matérialisme a pu répondre à la question, ou a même seulement jeté quelque lumière sur la nature de la pensée.

Il nous montre bien quelles sont les corrélations qui existent entre la matière nerveuse vivante et les fonctions intellectuelles, entre le développement du système nerveux et la conscience. Il a parfaitement reconnu que les manifestations intellectuelles peuvent être changées, transformées, excitées, diminuées et même complètement arrêtées, en agissant directement sur la substance cérébrale. Il ne doute pas que normalement certaines activités cérébrales peuvent marcher de pair avec les activités psychiques.

Enfin il reconnaît que, sur notre globe, le seul lieu, du reste, où il ait pu

porter ses investigations, la plus étroite connexion existe entre la matière nerveuse et la faculté de penser.

Mais comment, en fin de compte, se produit cette faculté ? — Voilà où la science est muette et où son imagination n'a même pas encore pu lui fournir la moindre théorie ou hypothèse.

Le matérialisme regarde la pensée comme résultant du fonctionnement du cerveau. « Le cerveau, dit Carl Vogt, sécrète la pensée comme le foie sécrète la bile », phrase concise et qui semble très nette, mais qui ne nous apprend rien, et qui nous force à considérer le cerveau comme un organe ni plus ni moins élevé que le premier organe venu, que la moindre glande fournissant à l'économie la sécrétion qui lui est propre.

Pourtant, examinons un peu la comparaison : — le foie a forme, couleur, résistance ; ses sécrétions sont visibles, tangibles, odorantes. Chaque cellule qui le compose entre en contact avec le sang que la circulation constamment lui apporte ; elle extrait de ce sang ce dont elle a besoin, lui rend ce dont elle n'a plus que faire. Puis, minuscule centre de vie, elle combine, compose, élabore, décompose, fabrique de la bile, avec le sang dont elle s'est nourrie. — Tout ceci est beau, intelligent, merveilleux, mais toute la série d'opérations relatées ici peut être soumise aux expériences du physiologiste. On a une substance sur laquelle on peut agir, qu'on peut analyser, décomposer, recomposer à nouveau. Là les transformations de la matière peuvent être suivies pas à pas, et le résultat de ces transformations peut être pesé, mesuré par un moyen mécanique quelconque : matière rouge ou matière jaune, pulpe, sang, sucre, bile, nous ne quittons pas un instant le plan objectif.

« Le cerveau sécrète la pensée » : — nous étudions les cellules composant la substance cérébrale, et, sous l'effet d'une excitation quelconque, nous voyons leurs molécules vibrer ; nous sommes toujours dans le monde objectif, nous nous appuyons encore sur des formes, nous saisissons des nuances, nous constatons du mouvement, puis soudain, une pensée ! — et tout est changé. — Nous voilà dans un nouveau monde, le monde subjectif.

Ici plus de forme, plus de couleur : l'invisible, l'intangible, l'impondérable ; d'un quelque chose d'étroit, il vient de sortir un quelque chose d'immense ; ce quelque chose à peine éclos est sans limite ; il ne connaît plus ni le temps, ni l'espace, notre monde objectif n'a plus de prise sur lui, et l'instrument le plus parfait, le plus délicat, le plus ingénieux, ne peut rien pour nous le faire seulement apercevoir.

Il peut être analysé, mais par la pensée ; il peut être mesuré, compris, jugé, mais par ses pairs et dans son propre monde.

Entre le mouvement et la pensée, entre l'objet et le sujet, gît un gouffre

qu'on n'a pas encore sondé. Aussi la phrase de Carl Vogt n'est pas que vide; elle est nuisible, en ce sens qu'elle induit en erreur, en établissant une analogie où il n'en existe pas.

Beaucoup sont comme nous, sans doute; éblouis par les lueurs que jetaient, sur certaines questions, les nouvelles découvertes de la physiologie, ils se sont adonnés à son étude, sans trop savoir encore ce qu'elle allait leur apprendre sur ces grandes questions de la vie et des causes.

Comme nous, sans doute, la vérité les obligera à dire qu'après les travaux les plus acharnés, plus grande que jamais ils ont vu s'étendre la distance qui sépare le simple mouvement matériel organique, produisant la vie physique, du procédé mental d'où naît la vie de l'esprit.

Pour nous, plus avant nous avons pénétré dans le domaine de la physiologie et de la psychologie, plus nous sommes restée convaincue que le corps et l'esprit sont deux, mais deux si étroitement entrelacés qu'aux regards superficiels des hommes ils ne semblent qu'un.

Pénétrons un peu plus dans le domaine de l'esprit, parlons de la mémoire, et voyons un peu comment la science matérialiste explique cette faculté :

1° Une cellule ou un groupe de cellules, sous une cause quelconque, entre en vibration, et voilà une pensée. — Ce qu'un cerveau d'homme a dû subir de semblables vibrations dans le cours de la vie, depuis son enfance jusqu'à son âge mûr, qui peut le dire?

2° Un épisode d'enfance *revient à la mémoire* d'un homme de cinquante ans, et ce phénomène se produit, nous dit la science, avec un calme imperturbable, après qu'un groupe de cellules, — dont chaque atome a été changé bien des fois, ne l'oublions pas, depuis l'arrivée de l'événement qu'on se rappelle, — a accompli une série de mouvements, vibrant *absolument* sur le même rythme que la principale série originale, mère de la pensée autrefois produite.

Nous ne voulons pas surcharger la question déjà si complexe, en essayant de trouver la cause initiale de ce *retour à l'esprit* de certaines pensées, actes, ou événements, pas plus que nous ne voulons nous étendre sur la « loi d'association des idées », qui nous permet de reprendre un à un les anneaux de la chaîne du passé, et nous retransporte sur un plan de conscience depuis longtemps traversé.

Ce que nous voulons seulement constater ici, c'est l'impossibilité absolue de concevoir comment, en conjonction avec ses compagnes, une cellule peut vibrer, comme elle a vibré quarante ans auparavant, et cela au milieu des lacis inextricables de fibres composant le télégraphe cérébral humain, toujours en action, au milieu de myriades de courants allant,

venant, se choquant, s'entre-croisant, sous l'effet d'excitations incessantes, d'où doit naître la pensée.

Une bonne mémoire, selon les matérialistes, résulterait donc d'un cerveau abondamment fourni de *clichés de pensée*, dont chacun aurait, à son service, une série de cellules toujours prêtes à vibrer, selon l'ordre exigé, à la moindre réquisition de leur possesseur.

Il n'est pas nécessaire de nous appesantir plus longtemps sur le peu de logique de l'explication, quand nous savons que, quelle que soit leur vitesse, les vibrations cellulaires cérébrales sont assujetties aux lois de l'espace et du temps.

Mais continuons : — Que dire de cette faculté de perception qui se développe, tout à coup, chez un malade, sous l'effet d'affections particulières ? Certains désordres se manifestent dans son organisme, et voilà son pouvoir d'audition extraordinairement augmenté : — il entend les sons d'une distance absolument inconcevable. C'est à croire que les facultés perceptives vont en augmentant d'intensité, à mesure que la puissance musculaire s'affaiblit et que la vitalité générale diminue. Ces faits sont tout à fait déroutants, si l'on suit le matérialisme depuis son point de départ. Mais leur explication saute aux yeux de quiconque commence ses recherches en s'aidant des lumières de la science théosophique, ainsi que nous verrons plus loin.

Comment expliquer que, pour toute personne placée dans de certaines conditions nerveuses anormales, la distance n'existe plus ? Un sujet lucide lira les yeux bandés, et il décrira les moindres mouvements du magnétiseur complètement caché à sa vue, etc.

Inutile de nous étendre davantage sur ces cas qui sont du domaine public, maintenant, et dont peut se rendre compte par lui-même celui que la chose intéresse. La transmission de la pensée est, aujourd'hui, hors de doute, et les expériences faites dans les Facultés ne permettent plus que l'on nie des phénomènes vulgaires, journaliers. Aussi ne citerons-nous plus d'exemples particuliers, cette brochure n'étant pas publiée en vue d'entasser des preuves contre le matérialisme, mais seulement dans le but de montrer la route que nous avons suivie pour arriver où nous en sommes.

En réfléchissant à tous ces phénomènes, est-il possible de ne pas conclure que le magnétisme, l'hypnotisme, démontrent l'existence des facultés latentes dans l'homme? Toutes les facultés sensorielles peuvent être renversées par la volonté d'un magnétiseur, et il peut imposer à son sujet des perceptions en complet antagonisme avec ses habitudes de sentir. — Le magnétisé boira de l'eau, et elle lui donnera la sensation du vin; au

contraire, il rejettera celui-ci qui produira sur son palais l'impression du vinaigre. — Le corps est ici maîtrisé par l'esprit d'autrui; il est un jouet sous la volonté de l'opérateur.

Ces expériences peuvent avoir des résultats si graves qu'une société est en voie de formation, à Londres, pour faire restreindre la pratique de l'hypnotisme à la seule corporation des médecins et à certaines personnes reconnues aptes à se servir d'un tel pouvoir.

« Dans ce but, nous dit le secrétaire de la société, on se propose de créer, à Londres, une école d'hypnotisme, où cet art serait enseigné par les plus grandes autorités en la matière. Des expériences seraient faites, afin de pénétrer plus avant dans la connaissance des facultés qui sont en jeu, et, dans des conférences, on expliquerait tout le bénéfice que l'humanité doit retirer du bon emploi de forces capables d'agir sur le moral comme sur le physique des humains. »

Le docteur Charcot, dans une opération où l'état cardiaque du patient ne permettait pas l'usage du chloroforme, se servit de l'hypnotisme comme anesthésique. Le docteur Guillat l'emploie pour ses cures morales. Des individus malhonnêtes agissent honnêtement par son vouloir. — Au moment d'imprimer cette brochure, nous apprenons qu'un congrès sur cette question se tient, en ce moment, à Paris.

Nous ne pouvions quitter le domaine psychologique sans dire un mot du phénomène de la double conscience, dont nous trouvons plusieurs cas relatés dans les annales médicales. Une première vie est ici suspendue; tout souvenir du premier état disparaît dans le second. Chaque nouvelle existence se reprend juste au moment où on l'a quittée pour une autre. — Avec un seul cerveau en fonction, comment expliquer cette dualité de conscience? — Comment le « force et matière » à l'ordre du jour de la science officielle va-t-il pouvoir résoudre tous ces problèmes du monde psychique? — Si la pensée n'est que le résultat de vibrations moléculaires, comment trouver le temps nécessaire à l'accomplissement de ces vibrations qui doivent se succéder avec une vitesse infinie? En rêve, nous vivons des années en quelques minutes; les pensées, les actes, se succèdent avec une rapidité vertigineuse, et, nous l'avons déjà dit, les vibrations sont assujetties à l'espace et au temps. Lorsque nous voyons certains jeunes êtres, comme Hoffmann, etc., posséder des connaissances scientifiques ou artistiques qu'ils n'ont pas eu le temps d'acquérir par les méthodes ordinaires, avec notre habitude de croire que tout est expliqué par un mot, nous disons : Génie! — Génie, d'accord; mais comment cet instrument inachevé, ce cerveau en voie de formation, peut-il supporter les modifications nécessaires à la production de telles harmonies? — Peut-on

encore nous dire d'un mot quelle transformation subit le cerveau de cette fille de ferme, totalement illettrée dans l'état de veille, et parlant, dans le sommeil, l'hébreu et d'autres langues qui lui sont tout à fait étrangères? La texture de son cerveau et les replis de ses lobes cérébraux se trouvent-ils subitement changés, d'un état à l'autre? — Et ce jeune garçon qui avait déjà résolu les problèmes les plus compliqués, au moment même où le dernier mot sortait des lèvres de celui qui les lui dictait? — Les conditions d'excitation et d'accélération, de circulation, etc., nécessaires à la production de la pensée, ne se sont pas produites, nous répond l'instrument qu'on avait appliqué sur le crâne du jeune phénomène. — Or ce ne sont là que quelques faits pris au hasard, quelques-unes des mille questions qui se pressent en foule dans notre esprit, lorsque, nous sentant vivre, nous voyant penser, nous éprouvons le désir de savoir pourquoi et comment.

Pour quelques-uns, ce besoin d'apprendre et de connaître est un des plus grands besoins de la vie. Ceux-là, les assoiffés, sont là, respirant à peine, s'essayant sans cesse à soulever un coin du voile, derrière lequel ils rêvent de trouver de nouveaux champs de pensées, de nouvelles possibilités de développement, de nouvelles hauteurs, que l'humanité doit escalader.

Non, nous ne pouvons croire que l'énergie de la force évolutive est épuisée, ni que le chapitre des progrès soit clos.

Quand, dans le passé, un nouveau sens se formait, les impressions qu'il communiquait devaient d'abord être confuses et les appréciations sur les choses fort erronées. Mais en lui n'en étaient pas moins contenus les germes des plus hautes facultés et des espérances pour l'avenir.

Un nouveau sens ne serait-il pas, aujourd'hui, à l'état d'embryon, et les nombreuses manifestations anormales qui nous entourent ne seraient-elles pas le présage de facultés latentes que le temps va développer?

Qui donc, en regardant le passé, peut dire : « cela ne se peut »?

Est-ce que l'ardent désir de savoir qui trouble la quiétude de tant de gens, à cette heure, ne serait pas une poussée, un élan de l'esprit de notre humanité qui sent le moment venu d'aller plus loin, de monter plus haut?

LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE

Avant d'exposer la méthode suggérée par les enseignements théosophiques pour obtenir la lumière sur les questions posées ci-dessus, et d'esquisser les vues de la Science occulte sur l'univers, nous voulons dissiper un certain malentendu concernant notre adhésion à la Société théosophique, adhésion qui a attiré sur notre tête une averse de reproches.

La Société a pour but trois choses, dont la première seule doit être acceptée pour obtenir admission :

1° Former le noyau d'une fraternité universelle ;

2° Poursuivre l'étude des littératures, des religions et des philosophies aryennes en particulier et orientales en général ;

3° Pousser aussi loin que possible les investigations dans le champ de la nature, pour essayer de comprendre ses lois et tâcher de découvrir les pouvoirs psychiques latents dans l'homme.

Rien de plus. — Pas un mot sur aucune forme de croyance, ni aucune prescription quant à une manière spéciale de considérer l'Univers. Rien d'imposé à notre foi sur les Mahatmas ou initiés, sur les cycles, sur une autre vie, etc. Athées et Théistes, Chrétiens et Hindous, Mahométans et Matérialistes, peuvent se rencontrer sur un large plan, où personne n'a le droit de regarder de travers son voisin à cause de sa couleur ou de sa croyance.

Notre réponse à la demande : « Pourquoi vous êtes-vous jointe à la Société ? » sera très simple.

Nous avons vu, dans son affirmation de la fraternité d'une manière aussi large que l'humanité même, nous avons vu là le baume à appliquer immédiatement sur les ulcères de nos sociétés qui se débattent au sein d'une cruelle et antisociale civilisation. J'accorde que cette affirmation n'est encore qu'un idéal ; eh bien, il est bon qu'un tel idéal soit élevé devant les yeux des hommes. Mais c'est plus que cela ; — et tous ceux qui affirment cet idéal en essayant de s'y conformer, dans la pratique de la vie, font un effort, si faible soit-il, pour amener les humains vers sa réalisation et pour hâter la venue du *Jour de l'homme*.

Après cela, le troisième but de la Société fut l'objet de notre plus grande attention : — chercher à découvrir les forces qui sont latentes en nous, autour de nous ; essayer de comprendre quelque chose au mystère de la vie, n'est-ce pas tentant pour un malheureux affamé de lumière et de vérité ? En quoi pouvons-nous rougir de ce désir qui nous hante ? « Cherchons la vérité », n'est-ce pas la devise de la « Société nationale laïque » ? Cette devise ne fut jamais pour nous une phrase vide de sens, et c'est pour lui être fidèle que nous avons dirigé nos pas du côté où nous espérions rencontrer la vérité.

En dehors de cette union, dans le dessein de forcer un principe d'amour à se manifester dans le monde et de travailler à percer les ténèbres qui nous environnent, la Société Théosophique ne lie aucun de ses membres. Ayez une religion ou n'en ayez pas ; ayez telle ou telle manière de voir politique, scientifique ou religieuse, peu importe. Aucune discussion aigre,

sentant l'étroitesse et l'intolérance, n'est permise entre les membres. Ces derniers sont complètement libres de suivre leurs études sur tous les plans qu'embrasse la Société ou de les restreindre aux seuls points qui les intéressent particulièrement ; ils peuvent même continuer à s'avancer à leurs risques et périls dans les connaissances plus profondes de la science ésotérique ; nulle pression, — comme nulle restriction, — n'est exercée sur eux.

Aussi l'accusation d'inconséquence lancée contre la fondatrice de la Société, parce qu'elle disait ne pas voir ce qui pouvait empêcher M. Bradlaugh de s'y joindre, ne peut-elle tenir debout. Il n'y a vraiment rien qui empêche le plus grand matérialiste, le plus grand athée, de faire partie de cette association, à moins pourtant qu'il repousse l'idée de fraternité entre tous les hommes, ce qui n'est pas le cas ici.

Au moment de mettre cette brochure sous presse, une décision judiciaire fort curieuse, concernant les statuts de la Société, nous arrive d'Amérique.

Une branche, en voie de formation, à Saint-Louis, était en instance près de l'autorité locale pour obtenir une autorisation légale d'existence.

Voici comment s'exprime le rapport joint à l'autorisation demandée :

« Après avoir reçu sous serment le témoignage d'un de ses membres, nous pensons que cette Société n'a rien de commun avec une association religieuse. C'est une société d'instruction plutôt, ayant pour but l'instruction de tous ses membres. Elle ne professe ni n'adore aucun Dieu ; elle n'a ni credo ni culte, ni pratique d'aucune sorte. »

Puis, passant au troisième but de la Société, le rapport constate que : « parmi les phénomènes dont on poursuit l'investigation se trouvent le spiritisme, le magnétisme, la double vue, les cures mentales, la lecture de pensées et autres phénomènes de même espèce ». — « Le témoin, continue le rapport, nous a affirmé que chaque membre est libre d'avoir, sur chacun de ces phénomènes, n'importe quelle opinion qui lui plaît ; toutes ces questions n'étant que des sujets à étudier, à discuter et non des articles de foi. — Le témoin a encore ajouté qu'il devait dire, néanmoins, qu'il supposait la majorité des membres convaincus de la plupart de ces phénomènes et persuadés que l'homme peut faire évoluer des principes encore latents en lui, pouvoirs que la science considère comme anormaux et surhumains. »

Les matérialistes qui, aussitôt mon entrée dans la Société, ont été si prompts à m'accuser de partager les croyances les plus sottes et les plus ridicules, peuvent refuser de croire à ma parole, quand je leur affirme le contraire, mais ils ne peuvent récuser le témoignage de cet acte judiciaire délivré après le plus minutieux examen.

Quand nous lisons, par exemple, dans le *Libre Penseur*, que nous

croyons aujourd'hui à la transmigration des âmes ou métempsychose, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer avec peine que la poursuite de la vérité doit être pour peu dans ces aigres polémiques où l'on semble ne chercher qu'à nous déconsidérer, et rien d'autre.

La sauvage hâte avec laquelle on s'est élancé contre notre pauvre nous, sans attendre un seul mot d'explication, nous a surtout affectée, en ce sens qu'elle fait évanouir une de nos plus chères illusions, en nous montrant que certains libres penseurs peuvent être plus intolérants, plus fanatiques moins justes, que certains simples chrétiens qui, parlant selon leur conscience, ne craignent pas de terminer leur rapport par cette conclusion : « Susceptible ou non d'être atteint, on ne peut nier que le but de la Société « soit des plus louables.

« Assumant la responsabilité de cette assertion qu'il y a des phéno- « mènes physiques et psychiques inexpliqués, mais explicables, la Théo- « sophie cherche à les élucider. Prenant encore sur elle d'assurer qu'il y a « des facultés latentes dans l'homme, elle cherche à les découvrir ; et, à « ses yeux, les absurdités, les impostures qui accompagnent souvent les « essais de démonstration de ces phénomènes encore inexpliqués, ne sont « que des incidents consécutifs de la période de croissance traversée en ce « moment par lesdites facultés.

« Quant à ce qui concerne la science occulte, par la connaissance de « laquelle on peut arriver à s'assurer *de visu* de l'existence de pouvoirs « communément regardés comme surhumains, et à produire des phé- « nomènes classés parmi les choses surnaturelles, il nous a semblé « bon que la Cour ne se prononçât sur ce sujet qu'après plus ample « examen.

« Avant de donner à l'occultisme le droit de franchise, nous avons voulu « connaître comment il pouvait justifier ses prétentions; nous nous sommes « donc occupés de savoir si ses adhérents étaient simplement de piètres « intelligences, des esprits bornés, superstitieux, épris du merveilleux et « d'une crédulité aveugle ou puérile. Nos informations sur ce point nous « ont appris qu'au contraire, dans les différentes contrées de l'Europe et « dans notre propre pays, des savants distingués, des hommes éminents « en sagesse et en savoir, croyaient à l'occultisme et se livraient à son « étude... Feu le président de l'Université de Browne, M. Wayland, par- « lant des opérations mentales accomplies dans l'acte de la double vue, « disait que ces phénomènes demandaient à être étudiés avec soin, et que, « loin d'en rire ou de les nier, comme le faisaient les sots et les ignorants, « *ils étaient dignes de l'attention la plus sérieuse de tous les esprits phi-* « *losophiques en travail de recherche.*

« Sir William Hamilton, l'un des esprits les plus pénétrants et les plus « savants parmiles métaphysiciens anglais, disait, il y a trente ou quarante « ans : *Quelque étonnant que cela paraisse, il est maintenant hors de doute « que, dans certains cas de perturbation nerveuse, les perceptions se font « jour au moyen d'organes autres que les sens.* »

« Appuyée par de tels témoignages, la Société d'études théosophiques « nous semble mise sur le pied de la plus grande *respectabilité.*

« Que par un travail d'études continuelles, elle complète la connais- « sance superficielle que nous avons de toutes ces choses, qu'elle par- « vienne à éliminer les extravagances qui la défigurent et les impuretés « qui la troublent, ce sont des questions sur lesquelles la Cour n'a pas à « se prononcer. »

Sur ce rapport officiel, la Société Théosophique de Saint-Louis fut déclarée d'UTILITÉ PUBLIQUE.

Ceux qu'ont entraînés nos détracteurs pourront-ils, après avoir lu attentivement et pesé chaque phrase de ce rapport, continuer à faire chorus avec eux, à appeler « superstition » les enseignements qui nous viennent de cette Société ?

Il est vrai que chaque vérité fut saluée à son entrée dans le monde par des cris de haine ; mais que les libres penseurs, du moins, ne se joignent pas à la foule d'ignorants qui la huent, cette vérité, sans savoir pourquoi ; qu'ils ne viennent pas grossir le courant de forces contraires que l'esprit d'obscurantisme a toujours lancées et lance toujours contre ceux qui tentent d'entrer dans le champ d'investigation que nous offrent les mystères de la nature.

THÉOSOPHIE

La première chose enseignée en Théosophie, car il faut bien accorder que ceux qui se joignent à la Société éprouvent quelque sympathie pour les enseignements qu'on y reçoit, la première chose enseignée, donc, est qu'il faut détruire en soi toute croyance au surnaturel. Quelles que soient les forces latentes dans l'univers en général et dans l'homme en particulier, tout, ici-bas et « là-haut », s'accomplit le plus simplement du monde. *Il n'y a pas et il ne peut y avoir de miracles ;* il y a des phénomènes étranges qui déroutent la raison et semblent inexplicables, mais ils n'en ressortissent pas moins des lois les plus simples et les plus naturelles. Cette répudiation de la croyance qu'il peut y avoir quelque chose en dehors et au-dessus des lois de la nature est le fond même de la Théosophie. Le suprasensuel, le surhumain, oui ; — le surnaturel, jamais.

Qu'on nous permette ici une digression. Nous voulons montrer quel

désappointement attend ceux qui, — encore pleins, sans qu'ils s'en doutent, des fausses conceptions que les religions ont imprimées dans leur esprit au sujet de pouvoirs miraculeux vous tombant d'un ciel quelconque, — ne se joignent à la Société que dans l'espoir de saisir au vol quelques-uns de ces pouvoirs convoités. Si la S. T. affirme qu'il y a dans l'homme des pouvoirs latents, elle enseigne que ces pouvoirs, n'ayant justement rien de surnaturel, il faut temps, patience, volonté, pour que de telles potentialités s'effectuent.

Un écolier qui a commencé l'étude des mathématiques peut-il espérer résoudre un calcul différentiel avec la même facilité qu'une simple équation ?

Un étudiant de la science ésotérique peut-il espérer, parce qu'il a lu ou compris quelques pages de la *Doctrine Secrète*, pouvoir mettre en un instant la main sur la puissance?

Non, il lui faut commencer par l'A B C, comme pour l'acquisition de toute science.

Et, quand même il se trouverait en contact avec qui aurait acquis une partie de ces pouvoirs désirés, il ne lui en faudrait pas moins suivre le long et patient entraînement que demande même la moindre de nos facultés pour arriver à un certain point de perfection.

Mais revenons à ce que la Théosophie demande à ses adhérents pour que ses enseignements ne leur soient pas lettre morte.

Il faut, en second lieu, perdre toute idée de Dieu personnel. — Aussi, comme le faisait remarquer avec beaucoup de justesse Mme Blavatsky, fondatrice de la Société, les matérialistes, les agnostiques et les athées, sont plus prêts à recevoir les enseignements théosophiques que les croyants dans tel ou tel credo orthodoxe.

« Nous rejetons positivement le Dieu personnel et anthropomorphe des monothéistes, car il nous est impossible de prendre, pour l'Eternel Un, que nous appelons matière éternelle ou substance, la matière illusoire dans son double aspect. Celle-ci n'est qu'un reflet de ce qui est sans forme et inconcevable pour n'importe quel esprit humain, même le plus évolué. Elle n'est, cette matière changeante et qui doit disparaître dans la nuit du temps, elle n'est que l'enveloppe de l'immuable « Cela » (1) qui est et sera toujours. » (*Doctrine Secrète*, p. 545, v, I.)

Le point essentiel à connaître est celui-ci : — Qu'y a-t-il sous le voile des choses ? « Force aveugle et matière » ou une existence infinie se manifestant elle-même en « Intelligence », si nous pouvons nous servir d'un terme

---

(1) Nom indéfini, donné par les Sages hindous, dans les vieux livres, au Tout Eternel.

si peu adéquat ? L'Univers est-il une bâtisse de hasard, composée d'un agrégat de matière sur laquelle agissent des forces inconscientes, du dernier effort desquelles on verrait naître l'esprit ? ou bien les mondes et leur contenu sont-ils la suite, la conséquence d'une émanation de vie divine se continuant parmi tout ce qui est animé ou non ? Où gît la vie ? d'où s'élance-t-elle ? est-ce du cœur, du germe que renferme l'amande, cachée sous le noyau ?

« L'esprit » est-il la fleur de la « matière », ou la « matière » la cristallisation de « l'esprit » ? — C'est cette dernière manière de voir qu'adopte la Théosophie. Où le matérialisme se tait, le panthéisme parle ; il nous éclaire sur bien des points laissés dans l'ombre par le premier.

Sur le plan tout à fait matériel, la science nous répond déjà à de nombreuses questions, et elle nous promet de répondre encore à bien d'autres qui sont à l'étude.

Mais pour tout ce qui concerne l'esprit, elle n'a que deux réponses qu'elle murmure ou crie : — insoluble, inconnaissable. Pourtant, sur une question bien ténébreuse encore, elle prend sur elle d'affirmer qu'en suivant pas à pas le développement de notre terre, on trouve toujours la trace d'une intelligence primordiale à l'œuvre. Pourquoi ne pas être logique et pourquoi ne pas reconnaître alors que les facultés humaines, soit à leur aurore, soit à leur apogée, sont d'un ordre intelligible et qu'au moyen d'une étude appropriée on peut arriver à les comprendre ?

Suivre les enseignements de la science ésotérique, c'est suivre des études appropriées, c'est prendre le second livre, quand le rôle du livre élémentaire de la Science officielle est terminé.

Nous prendrons l'hypothèse panthéistique, sur laquelle s'appuie la Théosophie, sans plus ample discussion, quant au fond de l'idée.

Le panthéisme, pour lequel mourut Bruno et combattit Spinoza, n'a pas besoin, dans un monde intelligent, d'arguments pour justifier son existence.

Dans l'ordre des études ésotériques, l'exposé de la théorie sur l'univers ne vient qu'en dernier lieu ; l'étudiant est toujours libre de n'accepter que ce dont il peut vérifier la véracité.

La théorie sur laquelle on appelle l'attention de l'étudiant, en Théosophie, lui est présentée comme appuyée par l'autorité de certaines individualités, absolument comme le sont tant d'autres théories religieuses ou scientifiques.

Mais ici s'arrête la comparaison. Il y a une grande différence dans la façon d'exposer les unes ou les autres. Chacun sait comment parlent les prêtres ou discutent les savants. Les premiers damnent les incrédules ; les seconds foudroient de leur mépris les récalcitrants.

Les Maîtres de la science ésotérique vous disent :

Voilà, les choses sont ainsi. Ce que nous enseignons est le résultat d'investigations nombreuses, des expériences les plus sûres et les plus sérieuses. Bon nombre de démonstrations, dans votre présent état d'ignorance, vous seront parfaitement inintelligibles. Et quel que soit notre désir, nous ne pouvons vous les rendre compréhensibles avec de simples explications. Si vous voulez suivre notre méthode, étudier comme nous avons fait, vous pourrez découvrir par *vous-mêmes* et *vérifier personnellement* le bien fondé de notre exposé.

Celui qui, par des raisons particulières, accorde pleine confiance aux Maîtres, accepte la théorie, telle qu'elle est offerte, comme un point d'où il peut partir pour son voyage sur la longue route de l'évolution, celui-là est certain d'avancer vite et sûrement. Mais, nous le répétons, chacun est libre d'agir à sa manière et de diriger ses études comme bon lui semble.

Nous parlons de MAITRES enseignant la doctrine ésotérique ; qui sont-ils donc, ces Maîtres ? Ils appartiennent à une confrérie, ou association des plus fraternelles, d'hommes de nationalités fort différentes qui ont voué leur vie à l'étude de l'occultisme. A force de travaux, ils ont hâté leur évolution et ont développé en eux ces facultés latentes encore dans la majorité des humains.

Ils parlent d'une connaissance intime de l'homme, de sa constitution qu'ils ont analysée dans tous ses détails. Ils le voient vivre, sentir et penser, aussi clairement que Huxley voit les os, sépare les muscles du cadavre qu'il dissèque.

Ils nous parlent aussi d'une suite *indiscontinue* de vies, qui s'étend partout, en haut et en bas, autour de nous, et nous dénoncent l'existence d'êtres dont, pour la plupart, nous n'avons pas encore eu la moindre idée. Ils peuvent, nous disent-ils encore, entrainer d'autres hommes, d'autres femmes à suivre la même voie qu'eux ; ils peuvent leur apprendre à acquérir les pouvoirs qu'eux-mêmes ils ont acquis ; mais seulement leur apprendre à acquérir et non leur donner ces pouvoirs, car ces pouvoirs sont parties intégrantes de la nature de l'homme ; ils doivent être évolués en lui, et non pas recherchés au dehors.

Sûre qu'au point de vue moral, social et scientifique, les enseignements de la Société théosophique peuvent se soutenir d'eux-mêmes devant tout esprit sérieux qui les examine avec un cœur sincère, nous n'ajouterions pas un mot sur leur validité, nous ne nous étendrions pas plus longtemps sur l'origine d'où ils viennent, si nous ne trouvions le sujet intéressant par lui-même et digne d'être porté à la connaissance de nos lecteurs.

Il est certain que la question qui se pose tout d'abord est celle-ci :

Les Maîtres existent-ils vraiment et possèdent-ils les pouvoirs exceptionnels dont on nous parle ?

Interrogez là-dessus toute personne ayant voyagé dans l'Inde, et, si elle s'est trouvée mêlée à la vie de n'importe quel Hindou, elle vous dira que, dans ce pays, leur existence ne fait aucun doute dans l'esprit des indigènes.

En outre, beaucoup de gens qui n'ont jamais été dans l'Inde, et dont nous sommes, croient aux Maîtres, et cela simplement sur la parole de gens honorables qui les connaissent personnellement. Et pour nous, en particulier, cette croyance a été renforcée par notre rencontre avec une personne qui a été instruite par eux et qui est la preuve manifeste et vivante que des pouvoirs latents dans l'homme peuvent être développés naturellement en lui.

Car comment supposer que, pendant des mois où nous avons partagé sa vie, avec plusieurs amis, elle eût pu s'astreindre à conserver, dans les moindres détails de l'existence, une manière d'être extraordinaire, et cela dans le seul but d'abuser, pour le seul plaisir de tromper, des gens aimés et respectés? Cette hypothèse ne supporte pas le raisonnement. La femme dont il est question ici serait capable de soutenir, en tout temps et sans cesse, le même dire sur l'existence de maîtres qui l'inspireraient, alors que cela ne serait pas ! Cette idée est plaisante pour ses amis ; rien ne doit sembler plus impossible qu'une telle dissimulation à quiconque connaît la nature vive, impulsive, le caractère droit et ouvert, de la trop souvent abusée et de la si peu connue Mme Blavatsky. Sa simplicité, sa franchise d'enfant, vous vont au cœur. Et lorsque, avec un naïf abandon, elle vous raconte sa vie accidentée, ses nombreux voyages, lorsqu'elle vous énumère toutes ses expériences et vous parle de ses propres erreurs, il y a quelque chose en elle qui force la conviction dans les esprits les moins bien disposés.

Naturellement, elle ne se livre qu'avec les intimes ; avec les étrangers, elle est d'ordinaire froide et silencieuse.

Nous devons ajouter que tout étudiant sincère de la Théosophie recevra tôt ou tard la preuve de l'existence de ces « Maîtres », absolument comme dans l'étude de toute science on passe, au bout d'un certain temps, de la théorie à la pratique.

Quant à ceux qui sont persuadés qu'ils possèdent toutes les connaissances et qu'il ne leur reste rien à apprendre, ils peuvent nier tant qu'il leur plaira qu'il puisse exister au monde quelqu'un qui en sache plus qu'eux sur la vie et sur eux-mêmes.

Les « Maîtres », comme se plaisent à les appeler leurs élèves, les étudiants de la S. T., n'éprouvent aucun besoin d'être officiellement présentés aux Européens et diffèrent complètement du Dieu orthodoxe ; ils ne sont en aucune manière fâchés contre ceux qui trouvent bon de nier leur existence ; ils n'éprouvent pas non plus le moindre désir de prouver, par un prodige quelconque, aux esprits forts du XIXe siècle qu'ils sont là, qu'ils vivent, qu'ils pensent, qu'ils travaillent.

Car il ne faut jamais perdre de vue que les « Mahatmas », ou « Grandes Ames », comme les Hindous les appellent, ne sont pas des êtres surnaturels, possédant des pouvoirs miraculeux, mais des hommes, des hommes simplement qui ont étudié un sujet particulier, qui sont devenus « Maîtres » sur ce sujet et qui, justement parce qu'ils savent, réalisent des choses interdites à l'ignorant.

C'est de ces maîtres que nous, théosophistes, nous recevons nos enseignements, et nous ne craignons pas d'affirmer hautement ici que ces vieilles philosophies aryennes sont celles qui jettent le plus de lumière sur la nature de l'homme et qui répondent le mieux à ses aspirations élevées.

Selon la S. T., l'homme est un composé dans lequel une étincelle, jaillie du feu de l'Esprit universel, se trouve emprisonnée, feu invisible brûlant dans un mystérieux foyer ; cette part de l'Esprit universel, dissimulée sous l'esprit humain, ou facultés spirituelles, qui lui sert de véhicule, et jointe au pouvoir de raisonnement ou intellect, constitue avec eux la triade sacrée de cette collectivité de principes qu'on appelle un être humain.

Cette trinité est immortelle, indestructible ; sa demeure, ici-bas, ses organes de nutrition, se composent du quaternaire inférieur, qui comprend le corps, la vie animale de ce corps, ses passions et ses appétits. Nous avons donc la fameuse division septénaire, ou les sept principes qui sont dans l'homme, et que nous trouvons énumérés ainsi, en leur conservant leur nom sanscrit :

1° *Atma*, l'Esprit universel ;
2° *Buddhi*, l'âme ou l'homme spirituel ;
3° *Manas*, l'âme rationnelle ;
4° *Kama-Rupa*, l'âme animale, avec ses appétits et ses passions ;
5° *Prana* , la vitalité, le principe de vie;
6° *Linga-sharira*, le véhicule de cette vie ;
7° *Rupa*, le corps physique.

Ce n'est pas qu'à la mort, nous dit la S. T., que s'opère la séparation de la triade supérieure du quaternaire inférieur : pendant la vie même, ils peuvent être temporairement désunis.

La partie intellectuelle laisse le corps et les principes qui lui sont particulièrement attachés, et elle peut, cette « intelligence », se manifester d'une façon visible et tangible.

C'est ainsi que s'expliquent ces « apparitions astrales » dont on a tant parlé, et dont la réalité ne peut être, comme tant d'autres choses, prouvée au premier venu par des faits justificatifs.

Ceux pour qui ces questions sont tout à fait étrangères vont rire en appelant superstition la croyance en ces choses, comme, dans les temps passés, ces mêmes esprits peu intuitifs riaient, en se moquant de toute nouvelle découverte dans le champ de la nature.

Mais, pour cette partie des enseignements, comme pour toutes les autres, lorsque l'étudiant a acquis un certain bagage de connaissances, la preuve de ces faits lui est donnée. S'il ne veut pas attendre jusque-là, et s'il refuse de rien accepter sur la parole d'un autre, il est libre de le faire ; personne parmi les membres ou les chefs de la Société ne songera à le blâmer, et encore moins à le damner pour cela.

L'homme vu, compris comme ainsi composé de sept principes pouvant former des unions les uns avec les autres ou agir séparément et en dehors du corps, nous explique la double vue et tous les phénomènes qui s'y rattachent. La projection de l'*intelligence* en dehors du corps, pendant que celui-ci est anéanti par l'*entrancement*, est un genre de ces séparations de principes dont nous venons de parler.

L'Ego, le moi intime et supérieur de l'homme, l'homme vrai, en un mot, débarrassé des liens de son corps, entre en jouissance de facultés qui lui sont propres, facultés qui n'ont rien de commun avec les sens physiques. Libéré, il ne connaît plus ni l'espace ni le temps, dont la conception n'est qu'un résultat de notre plan de conscience ordinaire.

A l'appui de ce que nous venons de dire de l'Ego et des facultés étrangères au corps qu'il peut manifester, n'est-il pas bon de remarquer que toutes les personnes qui sortent de l'état magnétique ont oublié complètement ce qu'elles ont pensé, dit ou fait pendant leur sommeil ?— Leurs organes physiques n'en ont gardé aucune empreinte ; ce qui n'aurait pu être si elles avaient vu et entendu par leur moyen, — la moindre activité cérébrale laissant toujours une trace sur le cerveau matériel. Si, au contraire, on admet que les expériences ont été suprasensuelles, inutile de chercher plus longtemps une inscription quelconque de leur manifestation sur des centres sensoriaux qui n'ont pas été touchés.

Ce qui ressort de ceci, c'est que, avec notre organisation actuelle, durant le sommeil magnétique artificiellement produit, l'Ego est impuis-

sant pour agir sur l'enveloppe physique qui ne peut conserver aucune mémoire d'actes automatiquement accomplis.

L'Ego sera ainsi impuissant, tant que la nature inférieure surpassera en force et en énergie la supérieure.

La conscience physique ne gardera l'impression de phénomènes, qui se passent maintenant en dehors d'elle, que lorsque, s'étant élevée, elle augmentera les points de contact entre elle et l'esprit supérieur.

Cet état de sublimation a déjà été atteint par plusieurs ; l'état de conscience inférieur s'est uni au supérieur, le plus haut et le plus bas se sont joints, et ils ont pu travailler en harmonie sous le contrôle de la volonté.

L'affaiblissement du corps, dans le cas de maladie, bien que loin d'être désirable, donne la suprématie au plus haut Soi ; de là cette acuité de perception dont nous avons parlé plus haut.

Le meilleur procédé pour obtenir le fonctionnement normal de telles facultés est de travailler à la purification et à l'affinement de son organisation physique ; avec la volonté, ce n'est qu'une question de temps.

Sur l'Ego indestructible pouvant participer à plusieurs plans d'existence, s'adaptant au plus bas comme au plus haut, repose tout entière la doctrine du Karma et de la réincarnation. La réincarnation, que l'ignorance a appelée la transmigration des âmes, est la renaissance de l'Ego et sa rentrée dans un corps, pour recommencer une nouvelle expérience de la vie sur cette terre.

Dans sa précédente incarnation, il a acquis certaines facultés et provoqué la production de causes. Les effets de ces causes dernières, jointes à d'autres causes provoquées par toute une série d'incarnations, forment son Karma et déterminent les conditions dans lesquelles l'Ego va se trouver dans l'existence présente. Ces conditions, toutefois, sont modifiées par le Karma national, qui est, lui, le produit de la vie collective.

Les facultés qu'on a fait évoluer dans les incarnations précédentes se retrouvent dans une nouvelle vie. — Voilà donc expliquées ces capacités anormales, ces connaissances qu'on possède sans avoir rien fait pour les acquérir dans la présente existence. Tout cela forme autant de *biens qu'on retrouve*. La réincarnation n'explique-t-elle pas bien encore ces cas d'enfants prodiges, de génies qui étonnent le monde, d'artistes qui le ravissent, sans savoir eux-mêmes comment tous ces dons leur sont venus ?

Avec la Théosophie, dans l'univers, rien ne se perd ; une force produite suit son cours, sans que rien puisse l'anéantir. Les facultés, les capacités, les qualités si péniblement acquises par de longues années d'existence, ne périssent pas avec le corps, et quand, après un long sommeil, l'Ego

revient sur la scène terrestre, ce n'est pas pauvre et nu qu'il fait sa rentrée ; il rapporte avec lui le fruit de ses victoires passées qui vont lui servir à faire de nouveaux progrès en avant.

En dehors des satisfactions que cette doctrine nous donne sur des points bien embarrassants, nous n'avons pas, pour le moment, de preuves irréfragables que les choses se passent ainsi. Si nous pensons qu'un but ultime et intelligent est attaché à la vie humaine, il nous faut accepter l'idée de retour ici-bas, il faut croire à l'avenir, et c'est l'avenir qui nous réserve cette preuve. Les Maîtres ont atteint ce point de l'évolution vers lequel nous marchons et où la mémoire de toutes les incarnations passées nous revient. C'est sous leur autorité que cette doctrine nous est transmise, mais elle peut encore être rejetée ou acceptée par tout membre dont elle satisfait ou ne satisfait pas la raison.

De même, les agissements du Karma ne peuvent être démontrés comme un problème de mathématique. La loi du Karma a été définie par le colonel Olcott comme la loi de causalité morale. La Théosophie affirme que la moisson récoltée par un homme a été semée par lui, et que chaque acte doit toujours, sinon immédiatement, du moins irrévocablement, porter ses fruits.

Chaque force, dans notre monde physique, voit sous sa poussée des résultats se produire ; — où de nombreuses lois agissent en s'entre-croisant, chacune suit son chemin, va au but et complète son action.

L'Univers est UN. Pourquoi une des nombreuses lois opérant sur le plan physique ne serait-elle pas à l'œuvre sur un plan supérieur, sous le nom de Karma ? Et, vu le champ de leur action, il ne doit pas sembler extraordinaire qu'il soit difficile, ou plutôt impossible, de les suivre dans tous les détails de leurs nombreuses applications.

Sur le plan physique, il en est bien ainsi ; nous suivons la trajectoire que décrit un corps lancé par une série de forces motrices, nous pouvons étudier et comprendre quelques effets de cette force et déterminer d'avance la course qu'accomplira le corps sous leur poussée, mais nous ne pouvons pas établir d'une façon parfaitement exacte quel genre de force a été l'œuvre ici et quel autre là. Comment pouvons-nous espérer comprendre dans tous ses détails ce jeu si compliqué des forces karmiques, dont quelques-unes viennent, en fin de compte, s'épuiser dans la sphère d'une individualité, et d'autres se transformer en énergies qui seront « son caractère » ?

Ici nous voulons répondre particulièrement à l'un de nos critiques qui nous demande comment nous pouvons réconcilier « Karma » avec les convictions socialistes qui nous font nous élever contre toute iniquité

dont souffre le peuple. « Comment arranger cela ? » nous dit notre contradicteur. « Toute réforme sociale doit aller à l'encontre du Karma ! »

Non vraiment ; dans les efforts faits pour amener un progrès quelconque, il n'y a rien de contraire à la loi de causes et d'effets.

Non, ce n'est pas aller contre le Karma que d'essayer d'introduire de nouvelles causes pouvant atténuer les effets présents ; effets toujours inévitables dans leur production, mais modifiables dans leur action. Ce n'est qu'ainsi, du reste, que nous pouvons espérer apporter quelque changement dans l'avenir.

Il se peut que la maladie, la misère, l'ignorance, soient autant de suites d'un mauvais passé ; beaucoup de savants penseurs admettent cela, qu'ils l'appellent Karma ou non ; mais est-ce une raison pour que nous n'essayions pas de produire de nouvelles forces de sagesse et d'amour qui brisent enfin le cercle fatal dans lequel nous tournons ?

Chacune de nos actions modifie, en bien ou en mal, le présent, et en plus prépare l'avenir. Et c'est parce que l'héritage du passé est si lourd qu'il nous faut redoubler d'efforts pour ne pas succomber sous le fardeau.

Persuadons-nous bien surtout que le Karma n'est pas une déité personnelle contre laquelle c'est un sacrilège que de vouloir entrer en lutte. Le Karma est simplement une loi, comme toutes les autres, loi de nature, et nous ne pourrions pas la violer, quand même nous le voudrions ; mais elle ne nous empêche pas plus d'aider nos frères que la loi de gravitation de monter un escalier.

L'un de nous se brise une jambe : quel que soit notre désir, nous sommes impuissants à empêcher la douleur de se produire. Est-ce une raison pour que nous abandonnions le blessé et que nous n'employions pas tous les moyens pour atténuer autant que possible la douleur du patient ?

De même, si nous ne pouvons soustraire aucun homme à la loi du Karma, nous pouvons toujours essayer d'éclairer la cause de ses souffrances, et surtout nous devons lui tendre la main constamment, soit pour provoquer ses efforts, soit pour seconder ceux qu'il peut faire en vue d'éteindre des causes qui ne peuvent que générer de mauvais résultats.

M. Foote peut-il nous affirmer que nous n'acquittons pas, en ce moment, les vieilles dettes du passé ? ou bien va-t-il nous dire qu'en présence de causes inexorables, nous devons nous courber lâchement sous la fatalité ?

Pour nous aider, nous nous servons de la vive lumière que la S. T.

projette sur cette question des grandes douleurs qui accablent nos sociétés; mais, après avoir compris que les conditions terribles de notre présent ne sont dues qu'au passé et que le futur sera ce que nous le ferons, loin d'abandonner la lutte, nous sommes résolue à travailler plus que jamais pour arriver à introduire de nouvelles causes devant produire de meilleurs effets.

Que ne devrions-nous pas à la reconnaissance générale de cette loi du Karma, si, étudiée et comprise, elle nous faisait accepter dignement et virilement, sans d'oiseuses récriminations, des souffrances qui sont inévitables; si, sa connaissance fortifiant les énergies de notre âme, elle nous aidait à faire face au passé, en travaillant sur le présent pour améliorer l'avenir (1) !

Et, ne l'oublions pas, le courage dans la tourmente de la vie, l'amour pour ses semblables, l'esprit de sacrifice personnel, sont les fruits du Karma. Ce sont des effets présents de causes passées, effets qui, dans leur application d'aujourd'hui, deviendront les causes de demain.

Que le croyant, que le dévot, au moyen de prières, de sacrifices, d'aumônes, de larmes, espère échapper, par quelque porte de sortie, aux conséquences de ses mauvaises actions, il est logique avec ses croyances; mais comment le *séculariste* (2), qui ne reconnaît d'autres maîtres que la loi de sa conscience, peut-il sur ce chef chercher querelle à la S. T.?

Ce n'est que sur un point que nous pouvons être en désaccord. Le Théosophiste dit: — nous croyons qu'il nous faudra payer jusqu'au dernier liard les dettes que nous avons contractées, et cela, soit dans cette vie, soit dans de *futures incarnations;* la mort suspend les réclamations du créancier, mais la note complète sera présentée au successeur du mort, qui n'est que lui-même, toujours le même, sous un nouveau vêtement; tandis que le « séculariste », lui, considère que la mort éteint toutes les redevances.

La S. T. nous enseigne encore que non seulement des qualités psychiques du domaine de l'homme, et dont les pouvoirs annoncés plus haut sont les manifestations, doivent se produire, à un moment donné de l'évolution, mais que l'homme, dans sa course en avant, possédera un pouvoir tel sur la matière que tout ce que nous voyons se produire aujourd'hui sur l'un et l'autre plan, psychique et matériel, ne peut supporter de compa-

---

(1) Voir, dans le *Lucifer* d'août 1889, *le Karma et les progrès sociaux*, un article de nous où la question si intéressante du Karma est plus largement traitée.

(2) On appelle *séculariste*, en Angleterre, celui qui, sans égards à aucune religion, credo ou culte, ne s'attache qu'à vivre selon la loi de morale qu'il a dans son propre cœur.

raison. A côté de ce que sera l'homme d'alors, l'homme d'aujourd'hui n'est qu'un enfant.

Dans le lent procédé de l'évolution, l'espèce humaine verra se développer graduellement, en chacun de ses membres, d'elles-mêmes, les facultés et les pouvoirs qui en découlent, tels que nous les avons mentionnés ci-dessus.

Déjà, en ce moment, celui que la chose tente, s'il ne recule devant aucune difficulté, peut forcer en lui leur évolution. Et ici nous allons répondre un mot à la sortie véhémente de M. Foote sur le célibat, qui est, dit-on une condition à observer pour quiconque veut hâter en lui l'éclosion du nouvel homme. « Si le comble de la perfection ne peut être atteint qu'avec les pratiques du plus pur ascétisme, s'écrie M. Foote, le mariage ne doit être qu'une concession à la faiblesse humaine. Que deviennent alors les titres sacrés d'époux, de père, de mère ? Et, bien que l'on nous dise que ce « célibat » n'est exigé que pour le cercle intérieur, il n'en ressort pas moins qu'il est défendu à la masse d'aspirer à ces hauts sommets d'existence réservés pour quelques-uns. »

Malgré tout le respect que nous inspire le caractère de M. Foote, nous ne pouvons nous empêcher de lui demander s'il est honnête de déplacer ainsi, une question et de la poser de façon qu'elle prenne des proportions fantastiques. A ces grandes expressions déclamatoires de « titres sacrés », etc., la S. T. répond par un mot : — Quand vous voulez fermement obtenir une chose, vous vous mettez en mesure d'employer les moyens qui peuvent vous faire arriver à son obtention ; ou, plus simplement encore, si vous voulez remonter à la nage un fort courant, vous commencez par déposer vos vêtements sur le rivage.

Le monde est-il si uniforme, avons-nous tous, en ce moment, les mêmes goûts et les mêmes besoins, pour qu'un genre de vie, déclaré bon par quelques-uns, soit immédiatement suivi par la foule ?

Tout le monde, à peu près, s'accorde pour trouver que la musique est une bonne chose, mais ne serions-nous pas insensés si, sous ce prétexte, sans aucune disposition pour cet art, nous le pratiquions huit heures par jour ? Si, au contraire, nous avons un vrai talent et que nous désirions devenir grand musicien, il nous faut alors accepter une vie de labeur et être prêt à sacrifier bien des joies de la vie, pour en arriver où nous voulons.

Les artistes et les génies sont rares : — bien plus rares encore sont ceux que tente la Grande vie. Un sur des millions peut-être est doué des premières capacités nécessaires pour une pareille entreprise ; et, pour celui-là, accepter la vie de célibat est un des moindres sacrifices exigés avant de toucher le but. L'heure viendra pourtant, des « Grandes âmes » ; mais que,

pour le moment, M. Foote se rassure : il est loin encore ce temps, et la S. T. ne songe nullement à parler de célibat à celui que la flamme du génie spirituel n'a pas encore embrasé.

Il nous faut, maintenant, replacer encore une question sous son vrai jour et répondre aux « dires » exagérés sur les phénomènes auxquels le nom de Mme Blavatsky s'est trouvé mêlé.

Les uns ont crié au miracle, d'autres ont parlé de manifestations spirites ; appréciations aussi erronées l'une que l'autre. Les attaques si vives dont Mme Blavatsky fut l'objet de la part des spirites devraient convaincre les esprits les plus prévenus qu'elle ne doit avoir rien de commun avec eux. Ce qui le montre bien, c'est que, lorsqu'elle a accompli certains phénomènes autour desquels on a fait tant de bruit, ce n'était que pour montrer, dit-elle, comment les faits les plus remarquables, attribués par les spirites aux « Esprits », pouvaient, par l'utilisation de forces naturelles, s'accomplir au grand jour, sans le secours d'Esprits qui ne peuvent travailler que dans l'ombre.

Ce que voulait surtout Mme Blavatsky, c'était attirer particulièrement l'attention sur ces forces de la nature, et prouver ce qu'avec leur connaissance on en pouvait obtenir.

Une grande partie de « ces miracles » était produite en employant, d'une façon éclairée, certaines forces magnétiques, dont les effets, merveilleux pour l'ignorant, réservent encore dans l'avenir de grandes surprises aux savants.

Un autre genre de phénomènes est ce qu'elle appelle « ses tours psychiques ».

Comme le prestidigitateur adroit agit sur le plan physique et fait voir à son public des choses qui ne sont pas, Mme Blavatsky, sur le plan mental, force « l'illusion » dans l'esprit de celui sur lequel elle opère, et il voit non ce qui est, mais ce qu'elle veut qu'il voie.

Nous avons encore la transmission de la pensée et un autre groupe de phénomènes comprenant la désintégration et la réintégration de la matière. Avec notre connaissance superficielle de la matière, cette dernière catégorie de phénomènes est assez difficile à expliquer.

Mais, pour ces phénomènes comme pour les autres, quand nous nous trouvons près d'une personne de bien, intelligente, instruite, savante, menant la vie la plus laborieuse qu'on puisse imaginer, et que cette personne exerce des pouvoirs que nous sommes loin de posséder, nous *examinons*, avant de crier au mensonge et à la fausseté. Serait-il sage d'agir autrement, surtout si cette personne nous affirme qu'il n'y a rien que de très naturel dans la possession de ces pouvoirs et dans leur emploi ? Irons-

nous crier que Tyndall est un mystificateur parce qu'assistant à l'une de ses merveilleuses expériences, nous n'en pouvons comprendre le *modus operandi ?*

Nous terminerons par un mot sur le plus grand étonnement que la science ésotérique réserve à ses étudiants occidentaux du XIXe siècle. Nous voulons parler de son assertion qu'il existe des êtres vivants, autres que les hommes et les animaux, qu'on peut découvrir sur notre globe.

Et pourtant cet énoncé de vie en tout et partout ne doit pas être plus difficile à admettre, après réflexion, même pour des libres penseurs, que la parole du savant qui nous affirme qu'un monde d'êtres vivent et s'agitent dans la goutte d'eau, de sang ou de pus, qu'il examine au microscope.

Aussi, avant de hausser les épaules et de tourner le dos devant une telle assertion, ne serait-il pas plus sage de se demander si, réellement et sérieusement, dans l'immensité de l'Univers infini, le « grain de sable » sur lequel nous tournoyons est la seule planète habitable et habitée ?

Nos *voix* sont-elles les seules, et en dehors de nous tout le reste est-il muet ? Ne peut-il voir, cet univers, que par nos yeux, n'entendre que par nos oreilles, et tout est-il mort en dehors de notre *vie ?*

Une pareille croyance était bonne aux beaux jours de la chrétienté, quand l'Eglise enseignait que notre terre était le centre du monde et que, pour les hommes seuls qui l'habitaient, le Créateur avait daigné mourir. — Maintenant que les découvertes de la science nous ont *remis à notre place*, qui n'est pas une des premières parmi ces myriades de mondes, sur quoi pouvons-nous nous appuyer pour soutenir que nous sommes les seuls êtres sentant et pensant au milieu de tous ces mondes ?

La terre, l'eau, l'air, regorgent de vies s'adaptant au milieu qui leur est propre.

Quoi ! à peine nous serions-nous élancés, en pensée, au delà de nos quelques lieues d'atmosphère, que nous ne trouverions plus qu'une morne solitude et le silence de la mort ! Aucune raison, aucune analogie ne peut étayer cette supposition.

Un des grands crimes de Bruno fut d'avoir osé enseigner que notre monde n'était pas le seul habité ; et combien il était plus sage, Bruno, que les moines ignorants et fanatiques qui le brûlèrent!

La S. T. ne dit pas autre chose que ce martyr de la pensée, lorsqu'elle nous enseigne que chaque différenciation de matière donne naissance à des êtres s'adaptant au plan sur lequel ils doivent vivre et évoluer; elle ne dit pas autre chose, lorsqu'elle affirme que le grand corps universel

n'est qu'une immense émanation de vies, semant les êtres à chacune de ses pulsations.

Superstitions, crie le bigot. — Il n'y a pas plus de superstition dans cette croyance que dans la croyance à la bactérie ou à tout être invisible à l'œil nu.

Le mot « Esprit » est le mot le plus mal employé ou plutôt le plus mal compris dont nous sommes obligés de nous servir, car il mène toujours à l'idée d'un genre d'existence immatérielle, surnaturelle, quand la S. T. ne reconnaît ni l'un ni l'autre. Avec elle, tous les êtres, quels qu'ils soient, ont toujours une base matérielle, et *matière* et *esprit* ne doivent jamais être séparés.

Seulement, elle reconnaît que la matière existe, se manifeste, en des états tout à fait différents de ceux que la science connaît aujourd'hui.

Ne pas admettre ceci, c'est imiter ce prince indien qui niait l'existence de la glace, parce que jamais, durant le cours de sa vie, il n'avait rencontré d'eau solidifiée.

Accepter tout sur parole, sans aucune preuve rationnelle, est indigne de l'être humain ; mais nier de parti pris, sans vouloir s'arrêter à penser un instant à ce qui peut être au delà des limites de notre expérience, est absurde.

Une impérieuse nécessité me force à dire la vérité, telle qu'elle m'apparaît, que cette vérité plaise ou déplaise, qu'elle reçoive l'approbation ou le blâme. Cette loyauté sans partage envers la vérité, je dois la maintenir pure et intacte, quelles que soient les amitiés que cela puisse me coûter, quels que soient les liens humains que cela puisse briser. ~~Qu'elle m'égare dans un désert, je l'y suivrai ; qu'elle me prive de toutes les affections terrestres, je la poursuivrai toujours et quand même. Cette vérité dût-elle me tuer, je ne perdrais point ma foi et ma confiance en elle, et, sur ma tombe, je ne demande point d'autre épitaphe que celle-ci~~ :

~~« Elle a tâché d'atteindre à la vérité. »~~
qu'importe ! tout pour la Vérité.

A. Besant.

Londres.

Tours, imp. E. Arrault et Cie.

LE LOTUS BLEU

Théosophie, Science occulte, Monde Astral, Sociologie

REVUE MENSUELLE

La Revue Théosophique, après une année d'existence, cesse de paraître, — en plein succès. — Tous les Théosophes doivent à Madame la comtesse d'Adhémar, une vive reconnaissance pour le dévouement qu'elle a montré, en consacrant à la Théosophie un organe dont les lecteurs ont pu apprécier l'intérêt et la valeur.

Mais la **Théosophie** ne peut rester sans un organe en France : — c'est pourquoi nous fondons le **LOTUS BLEU,** qui est *assuré de vivre pendant de longues années, quoi qu'il arrive.*

La Société théosophique, qui compte près de 200 branches répandues dans le monde entier, reçoit son enseignement des *Maîtres Esotéristes* ou *Initiés* de l'*Orient*, qui, depuis des milliers de siècles, se sont transmis la « connaissance totale » de la **Vérité Une.**

La *Théosophie* est la synthèse universelle et supérieure de toutes les doctrines que lui ont empruntées l'Egypte, la Kabbale, et les écoles d'Occident.

Le Lotus Bleu

est le seul organe, en France, de la *Société théosophique.*

Il s'adresse à tous les chercheurs désintéressés et de bonne foi, qui veulent sérieusement remonter à la source *directe* et *primitive* de l'Esotérisme, connaître, dans sa pureté, l'Enseignement et la Science occultes.

Le Lotus Bleu

s'adresse à tous ceux qui ont soif de l'Inconnu, qui veulent pénétrer dans l'Invisible, qui, « las d'apprendre, veulent enfin savoir ! »

Le Lotus Bleu

publiera, en entier, divers ouvrages du plus haut intérêt, *dont la traduction n'a jamais paru en France*, et qui ont produit une véritable révolution dans les idées et dans la Science, en Angleterre, en Amérique, en Allemagne.

Il n'est plus permis à la France d'ignorer plus longtemps ces travaux considérables, qui nous apportent, — non pas comme des rêves ou des spéculations métaphysiques, mais comme des faits *Scientifiques* établis et prouvés, — les révélations les plus étranges.

Ces ouvrages, commençant *dès le 1er numéro*, pour ne citer que les principaux, sont :

La Clé de la théosophie, par H. P. Blavatsky, — livre attendu, demandé depuis si longtemps, par tous ceux qui ont pénétré dans les premières études de la Sagesse Orientale, et qui répond à toutes les questions, à tous les points d'interrogation ; *Magie Blanche et Magie Noire*, par le docteur Frank Hartmann, ouvrage remarquable, au point de vue scientifique et par la clarté de l'exposition, comme par l'intérêt des sujets traités. Puis viendront : des morceaux détachés d'*Isis dévoilée; la Voix du Silence*, œuvres admirables, où l'on sent le souffle des Maîtres; des études de *Médecine occulte pratique*, de *Sociologie*, etc., etc. — Des traductions des articles les plus importants publiés soit dans l'Inde, soit en Angleterre, ou ailleurs, par les *Revues théosophiques étrangères*, tiendront nos lecteurs au courant de ce grand mouvement, encore inconnu en France ; sans compter des travaux originaux de H. P. Blavatsky, d'Eugène Nus, et d'autres collaborateurs *réellement versés dans les questions qu'ils traiteront et dans la Science Occulte Esotérique*, qui embrasse toutes les Sciences et commence où celles-ci s'arrêtent.

La collection du **Lotus Bleu** formera l'Encyclopédie la plus complète, l'Enseignement le plus *direct* et le plus *exact*, — étant puisé à la source même, — de la **SCIENCE OCCULTE**.

Le Lotus Bleu paraîtra tous les mois, le 7, Format in-18, 72 pages de texte.

L'abonnement est de 10 fr. pour un an. — Le nº pris séparément, 1 fr.

S'adresser, pour tout ce qui concerne la *Rédaction*, à Jean MATTHÉUS, directeur, 7, rue Stanislas, à Paris ; pour tout ce qui concerne l'*Administration*, à M. BAILLY, éditeur, 11, rue de la Chaussée-d'Antin, à Paris.

Le premier numéro paraîtra le 7 Mars 1890.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie Destenay, BUSSIÈRE Frères.

LIBRE PENSÉE

Dans le domaine de la Nature il ne faut pas observer bien longtemps pour se convaincre que tout change à chaque instant, se transforme, évolue; et cette évolution d'un degré inferieur à un degré supérieur constitue ce que nous appelons le progrès.

Or, le progrès, qui est le mouvement même, ne saurait être arrêté dans sa marche.

Il peut en être dévié, il peut manifester des retards, mais subir un arrêt complet : non. Autrement, ce serait la mort absolue de tout ce qui existe.

Ce que nous observons sur le plan physique se produit également dans la sphère intellectuelle et morale, dans la sphère de la pensée, de l'esprit.

Aussitôt qu'une vérité est démontrée, on se met à la recherche d'une vérité nouvelle, et comme le champ des investigations est infini, la série des recherches se trouve être sans limites.

Chercher sans cesse, chercher toujours, se modifier de mal en bien, de bien en mieux, constitue le propre de la vie humaine.

Aussi restons-nous confondu quand il nous arrive d'entendre dire que sur le terrain de la libre-pensée il n'y a plus rien à faire croître ; que les religions étant détruites, le dernier mot de la perfection pour les Libres-penseurs est le matérialisme enseignant que la mort est la fin de tout être vivant, la fin de l'homme, conséquemment.

Il serait tout au moins sensé de garder le silence à ce sujet et d'attendre de l'expérience et du temps, la solution du problème; autrement c'est couper court à tout esprit de recherche, à toute investigation de la pensée, c'est vouloir arrêter, en un mot, la marche du progrès.

N'y a-t-il pas d'autres états de matière que ceux que nous connaissons; et de ce que nous ne les voyons pas, s'ensuit-il qu'ils n'existent pas.

Le célèbre physicien anglais Crooks a découvert, il y a peu de temps, un de ces états de matière que nous étions loin de soupçonner auparavant, et, pour ne parler que de celles-là, les expériences modernes de magnétisme ne donnent-elles pas singulièrement à réfléchir.

Réservons donc la question, en nous mettant à la poursuite de la vérité sur ce point comme sur bien d'autres.

Il ne faut pas que les Libres-penseurs songent seulement à détruire les religions — détruire ne suffit pas ; il faut remplacer, et l'affirmation doit succéder à la négation.

Or, la *vérité* est au-dessus de toutes les religions.

Et ces religions, nées, *toutes*, d'une *même souche*, se sont toutes aussi appropriées une partie ce cette vérité, ce qui leur donne un fond commun.

Il n'y a qu'une et absolue vérité, seulement elle est perçue, rendue de différentes manière suivant la différence des réceptivités intellectuelles, ou des intérêts particuliers mis en jeu, d'où aussi la différence d'interprétation de cette vérité par les diverses religions.

La vérité une, absolue, a pour équivalent la moralité, et si nous faisons abstraction du dogme, dans toutes les religions nous trouvons un enseignement moral dont nous n'avons pas ici à apprécier la valeur.

Mais ce qu'il faut dire, c'est que si nous trouvons la vérité une, absolue, éternelle, sur laquelle nous puissions baser toutes les morales religieuses unifiées, purifiées et fondues dans une synthèse unique, nous pourrons hardiment briser, détruire toutes les religions avec leurs dogmes et leurs cultes, anéantir tous les clergés; nous aurons une lumière pour les remplacer, une boussole pour nous conduire : la morale découlant de la vérité, de la sagesse.

Et ainsi tous les hommes marchant sous la même bannière, n'ayant plus aucun sujet de division, n'auront plus aucune raison pour ne pas se considerer comme des égaux, se regarder comme des frères, quelle que soit leur différence de races et d'opinions.

Nos sociétés de Libre-Pensée s'étiolent dans une inaction intellectuelle qui les désagrège et les tue moralement.

Aucun travail de pensée ne se fait en elles; donc aucune connaissance acquise, aucun progrès accompli, et ce fait se généralise chez tous les libres-penseurs, en général.

Pour mettre fin à cet état de chose si regrettable, à ce temps d'arrêt, nous les convions tous à marcher avec nous à la recherche de la vérité dans tous les départements de la Nature et de l'Etre, pour arriver à la connaissance de la *matière* et de ses lois, matière en dehors de laquelle *rien n'existe.*

C'est dans cet ordre d'idée que déjà nous avons présenté un travail spécial, au Congrès universel des libres-penseurs, à Paris, travail tiré de l'étude du Panthéisme antique dans sa conception grandiose, dans son lumineux ensemble, et son application sociale.

C'est cette doctrine Panthéistique si rationelle que l'Eglise chrétienne a poursuivi avec tant de fureur, en recherchant et détruisant tous les écrits qui en traitaient, en traînant ses adeptes sur les bûchers, témoin Giordano Bruno, en les calomniant pour chercher à déshonorer leur mémoire.

Pour continuer dans la voie que nous nous sommes tracée nous venons de contribuer personnellement à la *fondation* d'un *organe spécial*, où les discussions si stériles de la politique courante seront remplacées par des études scientifiques d'un genre spécial et des données sociologiques.

Cet organe, sous le nom de *Lotus bleu*, va paraître le 7 mars prochain.

C'est une Revue mensuelle qui s'adresse à tous les chercheurs désintéressés et de bonne foi qui, « las d'apprendre, veulent enfin savoir. »

A chaque personne qui en fera la demande, nous enverrons gratis et franco une brochure particulière qui, en les intéressant, nous en sommes sûr, les initiera au genre d'études que nous entreprenons. — Sera joint un prospectus qui renseignera plus amplement sur les sujets traités, sujets aussi étranges qu'étrangers à nos connaissances actuelles.

Nous sommes, du reste, à la disposition de tous ceux qui nous demanderont des explications.

Nous serions heureux si nous pouvions donner à nos groupes, et aux esprits libres-penseurs une orientation nouvelle.

Dans cette fin de siècle où la Société semble craquer de toutes parts, où tout principe de justice est foulé aux pieds, où tout sentiment d'humanité, de solidarité est rejeté bien loin avec dédain, où l'égoïsme déborde, où l'immoralité règne en souveraine, c'est aux hommes de cœur, de conviction profonde, de résolution inébranlable, à réagir vigoureusement en éclairant la route à suivre pour l'amélioration du plus grand nombre et la conquête pacifique du bien être, du bonheur.

Nous voulons espérer que les libres penseurs sérieux et sincères nous comprendront en nous donnant leur aide.

J. LEMAITRE.

3-90. — Auxerre. Imp. A. GALLOT, rue de Paris, 47.